Document généré le 15 juil. 2025 03:04

Études littéraires africaines

ABASSI (Ali), *Littératures tunisiennes. Vers le renouvellement*. Paris, Budapest, Torino, Kinshasa, Ouagadougou : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2006, 220 p. – ISBN 2-296-01727-4

Jérôme Ceccon

Numéro 23, 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1035480ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1035480ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ceccon, J. (2007). Compte rendu de [ABASSI (Ali), *Littératures tunisiennes. Vers le renouvellement*. Paris, Budapest, Torino, Kinshasa, Ouagadougou : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2006, 220 p. – ISBN 2-296-01727-4]. *Études littéraires africaines*, (23), 99–101. https://doi.org/10.7202/1035480ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

des fous et des spécialistes, du culte de l'igname et du Cartel dans *Season of Anomy,* la question primordiale de la substitution semble au cœur des pièces (et romans) de Soyinka, ainsi que celle du sacrifice créateur chez Ogun, le Dieu auquel se réfère le Prix Nobel, chez le héros au sang fort, Demoke ou l'écuyer du roi… Cette culture fondée sur la création est donc capable de répondre aux questions politiques de pouvoir, de légitimité et, en tant que rite, elle a engendré un théâtre total d'une grande richesse expressive.

Il s'agit, explique magistralement Eliane Utudjian Saint-André, de passer, grâce à l'épreuve destructrice et déstructurante, parfois la fête orgiaque, à une autre dimension de la vie, surtout un autre temps, celui des Dieux et d'une totalité qui inclut les morts, les vivants et ceux qui viendront. Des sociétés fondées sur l'individualisme et son hédonisme étroit ne peuvent saisir cette dimension parce qu'elles rejettent la notion de sacrifice. Nous savons qu'elles deviennent alors, comme Soyinka le montre dans *La Mort et l'écuyer du roi,* des sociétés du massacre et des lieux de vie morcelés, mesquins, décomposés, mortifères et cadavériques. Ce très beau travail consacré au théâtre et à la scène en Afrique de l'Ouest anglophone nous redit cette vérité.

■ Michel NAUMANN

Afrique du nord

■ ABASSI (ALI), *LITTÉRATURES TUNISIENNES. VERS LE RENOUVELLEMENT.* PARIS, BUDAPEST, TORINO, KINSHASA, OUAGADOUGOU : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2006, 220 P. - ISBN 2-296-01727-4.

Faire découvrir différents aspects de la littérature tunisienne des cinquante dernières années, voilà le projet d'Ali Abassi. Il affiche d'emblée sa conviction du "renouveau indéniable" (p. 5) de cette littérature dont il souligne, par ailleurs, qu'elle n'est pas toujours appréciée à sa juste valeur dans son propre pays. Diverses tensions se font jour : Mahmoud Tarchouna, écrivain de langue arabe fort respecté, affiche clairement son rejet de l'écriture francophone, tandis que des intellectuels tunisiens reconnus ignorent absolument, dans un ouvrage sur la littérature tunisienne moderne, les écrivains de langue française.

Traitant des pères fondateurs, l'auteur analyse une pièce écrite par Mahmoud El-Messâdi, *Essoud* (Le Barrage), drame philosophique en 8 scènes, qui reste "l'œuvre fondatrice du théâtre tunisien moderne" (p. 48). L'histoire revêt l'aspect d'une pièce à thèse et se situe au milieu d'un

paysage lunaire où atterrit le couple Gaylem-Maymouna qui s'affronte au sujet d'un projet de barrage, incarnant ainsi les "archétypes de l'esprit prométhéen et du corps épicurien" (p. 47) et tentant de donner un sens à leur vie. Dans son chapitre "Le poids de l'héritage" (p. 53), Ali Abassi aborde alors la question du sacré dont il souligne qu'il n'est pas remis en cause, d'où une absence de laïcité et une prédominance du sacré prométhéen relevant du domaine de l'universel.

Les trois chapitres suivants étudient le renouvellement qu'on a pu observer au cours des deux dernières décennies, d'abord sous l'aspect de l'hybridation romanesque. Le roman réaliste de Jalloul Azzouna *(La Honte)* fait vivre trois personnages dont un étudiant qui, en raison de contraintes diverses, passe de son pays natal à la France, avant de s'installer à Tunis. Le roman de Mahmoud Tarchouna *(La Vie)* relate le drame d'un couple de jeunes gens luttant contre des entrepreneurs malhonnêtes, responsables de la mort du père du jeune homme. Le vocabulaire de l'illusion *(wahm)* est ici très redondant et impose une lecture tournée vers le baroquisme. Quant au roman de Slaheddine Boujâh *(Le Marchand),* il retrace l'histoire d'un écrivain embarqué sur un bateau qui se rend en Italie. Ce bateau, *La Capo-Bella,* immobilisé par les requins et sous l'emprise de clans opposés, rappelle de façon symbolique la situation du pays avant la destitution de H. Bourguiba. Notant que le roman s'est imposé en Tunisie durant ces deux dernières décennies, l'auteur poursuit en relevant le tiraillement entre le besoin de clichés et l'aspiration à la modernité. Il salue donc, dans *La Créature des abysses,* la tentative de Fredj Lahouar de se recréer sur le plan de l'écriture et d'atteindre un nouveau public, témoignant ainsi du désir de voir la littérature tunisienne se renouveler. Il montre ensuite comment Fawzi Mellah – écrivain tunisien vivant en Suisse – publie *Elissa*, *la reine vagabonde* qui est, en grande partie, une refonte de son premier roman, *Le Conclave des pleureuses.* Il souligne cet aspect de reprise qu'il qualifie d'"homotextualité" (p. 97) et relève la volonté d'indépendance littéraire de l'écrivain tunisien, désireux d'apporter sa contribution à cette entreprise de renouvellement.

L'auteur nous introduit, dans les deux chapitres suivants, dans le monde de la poésie. Dans les poèmes de Ouled Ahmed, il souligne l'importance de la réalité quotidienne, "Chant des six jours" laissant le lecteur libre de penser à l'émeute du pain en Tunisie ou à la guerre des six jours, et "Je n'ai aucun problème" situant le poète face au pouvoir politique. Il poursuit par une brève évocation d'une figure particulière de la poésie tunisienne : Youssef Rzouga, dont il cite de nombreux vers, rendant ainsi hommage à cet homme passionné de mots et peu tendre avec les nostalgiques.

Le romancier Chams Nadir prend alors la relève et lui, l'exilé, nous rappelle, dans *Les Portiques de la mer,* l'importance du cosmopolitisme et la nécessité de briser toutes les frontières qui sont la source de nos autismes, professant ainsi un humanisme à toute épreuve. La nouvelliste et roman-

cière Amel Moktar brouille les cartes avec son usage du "je" et cultive les malentendus, en confondant les genres. À travers le rappel de l'Odyssée, l'auteur présente un chapitre : "L'Odyssée et son double", sur les anciens et les modernes. Il illustre son propos à travers deux romans tunisiens : *Myriam ou le rendez-vous de Beyrouth* de Souad Guellouz, rappelant les valeurs inscrites dans l'*Odyssée,* et *Hayet ou la passion d'elles* de Anouar Attia, qui marque la rupture. Ali Abassi aborde les débats et forums culturels et loue la foi en l'homme qui anime tout humaniste qui, tel le loup de Vigny, doit résister stoïquement. S'interrogeant sur la genèse, l'identité et la destinée de la littérature tunisienne, il conclut sur l'obligation de préserver son élan vital.

Ce recueil souffre certes de l'option retenue par l'auteur qui a rassemblé diverses communications présentées à des colloques ou d'autres études. Le résultat en est un certain manque de cohérence pour le lecteur qui peine parfois à avancer à travers cette abondance de formulations didactiques savantes. Toutefois, il convient de reconnaître une certaine passion – plus qu'une érudition – à cette présentation de certains aspects de la littérature tunisienne des cinquante dernières années.

■ Jérôme CECCON

■ DUGAS (GUY), DIR., *EXPRESSIONS TUNISIENNES,* N° SP. DE *EXPRESSIONS MAGHRÉBINES,* REVUE DE LA COORDINATION INTERNATIONALE DES CHERCHEURS SUR LES LITTÉRATURES MAGHRÉBINES, (BARCELONA), VOL. 5, N°1, ÉTÉ 2006, 315 P. - ISSN 1-540-0085.

Publié cinquante ans après l'indépendance de la Tunisie, ce numéro se présente comme une "célébration". Dans cette perspective, G. Dugas met en évidence dans son introduction quelques points de repères importants, à commencer par *Le Barrage* de Mahmoud Messadi, publié en 1956 (traduit en français par Azeddine Guellouz en 1981). Dans la "variété des expressions tunisiennes" parmi lesquelles il ne néglige pas la peinture, il signale aussi la naissance, en 1966, avec la première édition du festival cinématographique de Carthage, du cinéma tunisien qui n'a cessé depuis de prendre de l'importance. Ce volume s'inscrit dans la perspective d'un "Maghreb pluriel" et l'on a souhaité y donner la parole aux créateurs résidant ou non en Tunisie. Pour justifier peut-être la place réduite réservée à la littérature de langue française dans cette livraison, G. Dugas insiste sur l'importance de la littérature de langue arabe (quelques chiffres auraient cependant été les bienvenus pour quantifier et qualifier ces deux versants de la production littéraire tunisienne). À ces propos préliminaires répond, en fin de dossier, le compte rendu consacré par D. Brahimi à l'anthologie confectionnée par Guy Dugas : *Tunisie, rêve de partages* (Omnibus, 2005), qui privilégie la Tunisie précoloniale et coloniale : toute anthologie est un choix de perspective.